

Médias et récit¹

Je devais vous parler ce soir, en guise d'ouverture, des faits de l'actualité qui m'ont frappé cette année. Mais en y réfléchissant, j'ai constaté que ce qui m'avait marqué d'abord, ce n'étaient pas tant les événements eux-mêmes, qu'ils fussent grands ou petits – les vingt ans de la chute du mur de Berlin ou le décès de Michael Jackson. C'était bien plutôt la manière dont ces événements nous ont été rapportés par les médias. Les médias ! J'avoue qu'ils me fascinent, en particulier Internet et la télévision, car j'ai l'impression que leur monde n'est pas seulement différent de celui de l'écrivain, mais qu'il en est le parfait *négatif*, l'exact contraire. Je vais tenter d'expliquer pourquoi. Pour ce faire, rien de mieux que de recourir à des exemples.

Cet automne, la télévision française a produit en grande pompe un documentaire qui s'intitule *Apocalypse*. Ce documentaire rassemble des films d'archives de la Deuxième Guerre mondiale, dans le but avoué de montrer aux jeunes générations ce que fut cette guerre de 1939-1945. Je m'empresse de dire que ce travail est louable à plus d'un titre. Néanmoins, ce que m'a troublé, et qui m'a paru révélateur de notre temps présent, c'est que l'ensemble des documents d'époque, avant d'être diffusés, ont été soigneusement *colorisés* et *sonorisés*.

Le sens de la démarche est clair : on a présupposé que la Deuxième Guerre mondiale, aux yeux de jeunes générations, ne

¹ Conférence prononcée à Zurich, le 16 décembre 2008.

pouvait être qu'antédiluvienne. Pensez ! Une époque où l'on filmait en noir et blanc ! Et la couleur du sang ? Une époque où la bande-son ne restituait pas à pleine puissance et en stéréophonie le miaulement des balles et le fracas des obus ! Il fallait donc à tout prix rendre cette guerre plus « présente », et si j'ose ce mot redoutable, plus « vivante ». On a tenté par tous les moyens de réduire la distance temporelle entre les événements narrés et les jeunes téléspectateurs. Mais ce faisant, j'ai peur que l'on ait *maquillé* les événements passés en événements présents. J'ai peur que le récit d'un passé bien réel, terriblement réel, ne prenne alors les couleurs d'une série télévisée, et ne passe finalement, aux yeux des jeunes téléspectateurs, pour une fiction bien ficelée.

J'aurais pu citer mille autres exemples de ce phénomène, car il est endémique dans les médias depuis une dizaine d'années, sous la forme de ce qu'on appelle en français le « docu-fiction », c'est-à-dire le documentaire historique où l'on se croit obligé de jouer *live* tous les événements qu'on veut narrer, permettant illusoirement au téléspectateur de croire qu'il assiste « en direct » et en « temps réel » à la bataille d'Actium ou à celle de Waterloo. À propos de cette expression, « temps réel », dont les médias se gargarisent, elle masque précisément une *irréalisation* du temps, conséquence d'une volonté mécanique de tout mettre au présent.

Or c'est paradoxal, mais pour qu'un événement passé soit véritablement présent à notre conscience, il faut que nous sachions qu'il est passé... il faut qu'une distance nous en sépare, et que précisément *il ne soit pas* notre contemporain. C'est *le passé comme tel* qui doit et peut nous être présent. Et le geste de coloriser et de sonoriser des documents de la Deuxième Guerre mondiale est décidément le contraire d'un geste de mémoire. Repeindre le passé aux couleurs d'aujourd'hui, c'est lâcher la proie pour l'ombre, et la réalité pour le simulacre.

*

Mais cela n'est encore rien. Ce qui me frappe davantage, dans la manière dont les médias rapportent les nouvelles du monde, c'est un procédé qui relève carrément de *l'anti-récit*, qui empêche les faits de s'ordonner pour nous en une succession signifiante. Je vais en fournir, là encore, un exemple entre mille, tiré de l'« actualité » récente. Je songe à ce qu'il est convenu d'appeler « l'affaire Polanski ». Je ne veux pas parler ici de l'affaire elle-même (même si à coup sûr elle le mériterait), ni des commentaires ou jugements de valeur qu'on a pu proférer sur elle, mais simplement de la manière dont elle a été rapportée dans les médias : dans tous les journaux, toutes les radios, toutes les télévisions, chaque fois, absolument chaque fois qu'on a parlé de cette lamentable affaire, on a répété rituellement, avec un soin diaboliquement absurde – ou plutôt on a recopié, copié-collé vingt fois, cent fois – les mêmes phrases prétendument « informatives » (mais qui ne l'avaient été qu'à la première occurrence, et encore).

Cela donnait à peu près ceci : « Polanski arrêté à sa descente d'avion. Le réalisateur polonais est accusé de relations sexuelles illicites en Californie, en 1977, avec une mineure âgée de treize ans au moment des faits. » Puis le lendemain : « Polanski emprisonné à Zurich. Le réalisateur polonais est accusé de relations sexuelles illicites en Californie, en 1977, avec une mineure âgée de treize ans au moment des faits ». Puis le surlendemain : « Pétitions d'artistes en faveur de Polanski. Le réalisateur polonais est accusé de relations sexuelles illicites en Californie... » etc. Puis, quelques semaines et quelques centaines de répétitions plus tard : « Polanski bientôt libéré ? Le réalisateur polonais... » etc. J'interromps ici le supplice.

Non vraiment, rien à voir avec un rappel bienvenu, qui viendrait en aide à notre mémoire toujours faillible. C'est exactement le contraire : on patine, on rabâche, on radote, on tourne en rond, et à force de répéter comme un idiot shakespearien les mêmes phrases et les mêmes mots, ces phrases et ces mots finissent par devenir de purs *flatus vocis*, par nous ôter tout espoir de sens. Nous voilà carrément dans *l'anti-récit*, le faux récit, le récit qui ne décolle pas ; qui commence toujours et ne continue jamais. Rien n'avance, tout piétine. Rien ne se construit, tout s'entasse. Rien n'est creusé, tout est martelé. Le geste humain de la mémoire est singé par le geste mécanique du ressassement. Le passé est introuvable, le futur impensable, et le présent lui-même se dissout dans cette forme singulière d'absence qu'est *l'instant sempiternel*.

Ce phénomène, qui affecte les commentaires, affecte plus encore les images : lorsque la télévision relate une catastrophe aérienne bien horrible, vous pouvez être sûr que non seulement elle nous montrera dix fois dans la journée les mêmes images sensationnelles, mais qu'on aura droit, tôt ou tard, à un « rappel » des catastrophes précédentes, avec images à l'appui. Qui dit rappel devrait dire mémoire. Mais ici le rappel n'est pas le ressouvenir d'un *autre* événement, c'est le redoublement du même par le même : des images de carcasses calcinées sont empilées sur d'autres images de carcasses calcinées. On n'évoque pas le passé, on nous fourgue un morceau *d'ancien présent*, on nous ressert un vieil instant mal réchauffé, un vieil instant recuit. Ce qu'on nous impose donc, c'est bel et bien un *anti-récit*. De même que la parole est condamnée à tourner en boucle, l'image catastrophique ne peut qu'engendrer d'autres images catastrophiques, tel un sempiternel bégaiement d'horreur absurde.

*

Un dernier exemple, d'une nature un peu différente. Il ne s'agit plus d'un simple ressassement, mais d'une véritable commémoration médiatique, et donnée pour telle. Je veux parler du quarantième anniversaire des premiers pas de l'homme sur la Lune, en juillet 1969, qui furent célébrés en grande pompe, par les médias, en juillet de cette année 2009. À vrai dire, l'anniversaire médiatique, lui non plus, n'est pas un geste de mémoire ou de commémoration, mais la répétition du même : le Mur de Berlin tombe tous les dix ans, et la Lune est conquise tous les dix ans, de même qu'à chaque étape de ses tribulations dans notre pays, Roman Polanski nous donne l'occasion de lire et d'entendre que « le réalisateur polonais est accusé de relations sexuelles illicites... », etc.

Cependant, le quarantième anniversaire de la conquête de la Lune a donné lieu à quelque chose de singulier, quelque chose de tout à fait extraordinaire : les médias ont complaisamment souligné que cet alunissage, peut-être, n'avait tout simplement *pas eu lieu*.

Vous savez en effet qu'il existe des « négationnistes » de la Lune, pour qui les Américains ne sont jamais allés sur notre satellite, toute cette histoire n'étant qu'une vile machination de la CIA. Or, à ces illuminés négationnistes, les médias, lors des commémorations du 21 juillet 1969, ont fait une place royale. Et cela, bien entendu, sous prétexte d'objectivité, valeur suprême. Ne faut-il pas laisser à tout le monde une égale et démocratique possibilité de s'exprimer ?

Pour moi qui ai donné durant ce semestre, ici à Zurich, un cours sur l'affaire Dreyfus, je ne puis qu'éprouver douloureusement à quel point le négationnisme, sous toutes ses formes, peut être favorisé par l'ignorance et l'absence tragique de toute mémoire. Bien entendu, le négationnisme, pour se

développer, demande encore d'autres conditions : des fantasmes, des haines, des idéologies, des idées fixes. Il n'empêche que l'étourderie et l'amnésie ontologique de notre univers médiatique l'aident incontestablement à prospérer.

Je reviens à mon douloureux constat : les médias nous proposent à journée faite un *antirécit*. Soit ils maquillent le passé en présent, soit ils piétinent et s'engluent dans un présent imbécile et répétitif, soit encore ils donnent à entendre que le passé n'est peut-être pas même advenu. Eux qui prétendent nous raconter le monde, ils ne font qu'agiter devant nous des simulacres, telles les silhouettes de la caverne de Platon.

*

Si tout cela me paraît grave, c'est que les médias, et surtout ceux d'entre eux qui font le moins appel à l'intelligence, « informent » des milliards d'hommes, c'est-à-dire qu'ils les gavent tous de la même sciure d' « actualité », qui trompe leur appétit, et les laisse totalement démunis face à la vie réelle, au temps réel, qui sont faits, aujourd'hui comme hier, de passé, de présent et d'avenir, et non d'instant bégayants, recuits ou néantisés.

Oui, le temps humain, le temps de notre vie, reste, lui, bien réel. Or nous ne pouvons l'affronter, le comprendre et le faire nôtre que si nous parvenons à le transformer en un récit véritable, à en faire une histoire douée de sens. Les historiens s'y emploient, certes. Mais ils ne sont pas seuls. Les écrivains le font à leur manière.

Jadis, lorsque les journaux n'existaient pas, ni la radio, ni la télévision, et moins encore les « nouveaux médias », les seuls événements qui atteignaient les hommes, c'étaient ceux qui touchaient à leur vie personnelle, ou à celle de leurs proches : naissance, mariage, parentalité, soucis quotidiens, travail et

repos, maladie et mort. Dans l'espace comme dans le temps, l'horizon, pour presque tous, était la limite de leur village et de leur vie. Rien ne les portait au-delà d'eux-mêmes, ni dans l'espace ni dans le temps.

Rien, sauf les récits que, depuis toujours, ils se sont racontés à eux-mêmes : les grandes narrations fondatrices, les grandes théogonies, les textes sacrés, les contes, les mythes, les fables, les épopées. Et dans les temps modernes, le roman. Ce dernier mode d'expression se distingue sans doute des précédents parce qu'il est résolument profane, et ne vise pas à sacraliser le temps humain. Mais il vise tout de même à le fournir de sens, à en dessiner la courbe. En face du monde médiatique d'aujourd'hui, et des simulacres de narration qu'il nous impose, le roman apparaît bel et bien comme le frère de l'épopée ou du récit sacré. Est-ce à dire qu'il est obsolète ? Cela signifierait que l'homme lui-même est obsolète.

Je ne suis pas en train de dire que nous devons retourner aux temps béats où n'existaient ni les journaux ni la télévision, ni Internet ni les téléphones portables. Je ne prétends même pas que la communication universelle soit mauvaise en soi, ni que la possibilité qui nous est donnée aujourd'hui d'être branchés sur le monde entier, cette prodigieuse ubiquité dont nous sommes désormais tous doués, bon gré mal gré, soient en elles-mêmes négatives ou désastreuses. Mais si l'on veut que cette ubiquité ne soit pas illusoire, il nous faut transformer notre expérience en conscience, pour parler comme Malraux. Il nous faut transformer notre vie en récit. Faute de quoi notre univers, apparemment ouvert aux quatre vents du monde, sera plus misérablement étroit que celui des hommes primitifs. Aujourd'hui comme naguère et comme jadis, nous avons besoin que le monde nous soit *raconté*. Dans la mesure de mes forces, à la place qui est la mienne, c'est à cela que je m'attache.

Et je reviens au mythe platonicien de la caverne... Je crois que les écrivains peuvent faire aimer et désirer à leurs lecteurs la lumière du dehors. En leur racontant, de la manière la plus belle possible, la plus prenante possible, l'histoire de leur vie, l'histoire du monde, et l'histoire même de la caverne, qui finira par devenir leur histoire – jusqu'à sa fin, c'est-à-dire au débouché dans un soleil peut-être douloureux, mais désormais irremplaçable...